

LA MATERNITÉ, HIER ET AUJOURD'HUI

Sacha Lesage

Fédération des Associations de Parents de l'Enseignement Officiel – ASBL

Avenue du Onze Novembre, 57

1040 Bruxelles

Tel. : 02/527.25.75 Fax : 02/527.25.70

E-mail : secretariat@fapeo.be

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles

L'ANALYSE EN UN COUP D'ŒIL

MOTS-CLEFS

Mère, maternité, instinct maternel, parentalité, féminisme, genre, éducation, devoirs.

Entretenir une belle cuisine, une belle maison, un beau jardin, de bonnes relations avec sa communauté, être souriante, intelligente, sexy (mais pas trop !), avoir un mari, un travail, un statut social... Une maman se doit d'être parfaite. En plus, elle se doit de subvenir aux besoins physiques, psychologiques et pédagogiques de son enfant - entendez par là qu'elle doit l'aider pour les devoirs et parfaire son éducation, de manière à ce que celui-ci soit couronné de succès dans ses études et sa vie professionnelle. Et surtout, tout ça doit se faire de manière naturelle et avec amour s'il vous plait !¹ C'est ce qu'on appelle « l'instinct maternel »...

Mais est-ce qu'il existe vraiment, cet « instinct » maternel ? Comment, dans la société actuelle, est-il possible de concilier toutes ces choses, sans se culpabiliser ou se sentir déficiente ? Et puis surtout est-ce cela le rôle d'une mère ?



¹ A lire sur le sujet de la soi-disant « démission parentale », une analyse de la FAPEO : Lacroix J., « Ne cherchez plus, c'est la faute des parents », *Fapeo*, Analyse 2011. http://www.fapeo.be/wp-content/analyses/analyses_2011/Faute_parents.pdf

TABLE DES MATIERES

L'analyse en un coup d'œil.....	2
L' «instinct» maternel : biologie ou mythe social ?.....	4
l'évolution de la condition de la mère en Occident	5
La mère dans les mythes grecs.....	5
...dans la Bible.....	5
...et dans le droit romain	6
Du Moyen-âge aux temps modernes	6
Toujours davantage de diktats dans la famille.....	7
...et davantage de place pour la femme dans la société.....	7
Le prix de la maternité aujourd'hui.....	9
La maternité en tant que rétribution ?	9
Normes et ambivalence	10
Et pour celles qui ne rentrent pas dans la norme ?	12
Conclusions.....	13
Bibliographie.....	14

L' «INSTINCT» MATERNEL : BIOLOGIE OU MYTHE SOCIAL ?

Selon Darwin, chez les humains, comme chez tous les mammifères, l'affection maternelle fait partie des instincts biologiques les plus puissants, poussant les mères à nourrir, laver, consoler et défendre leurs petits. Chez les humains, il existerait des motifs biologiques forts pour encourager la mère à s'occuper de son enfant. Chez la femme, l'apparition de l'instinct maternel dépendrait d'une régulation précise des concentrations d'hormones, œstrogènes et progestérones durant la grossesse et après la naissance².

Néanmoins, pour beaucoup d'auteurs, on ne peut chez la femme parler d'« instinct » maternel car il ne s'agit pas de pulsion aussi implacable que le besoin de manger ou de dormir. « Pour passer de la prédisposition à l'amour maternel effectif, il y a une cascade de logiques qui s'enchaînent »³ ; l'instinct maternel opèrerait « par une série continue de détonateurs, qui peuvent ou non s'amorcer, selon les circonstances ou les réactions à l'environnement »⁴.

Ainsi, beaucoup considèrent que le concept de maternité ne serait pas « naturel ». Il se serait construit socialement, politiquement, idéologiquement et économiquement, au long de l'histoire de la culture occidentale. Il s'agirait d'un « mythe social » qui servirait à justifier le fonctionnement des sociétés, à organiser une manière de voir le monde et de pousser les individus à se comporter de telle ou telle manière.

Ainsi, certain(e)s féministes estiment que si le rôle de mère a été valorisé, c'est pour que les femmes restent cantonnées à la maison, sans possibilité de s'épanouir socialement.

Dans cette analyse, nous dresserons un bref aperçu de l'évolution de l'image de la mère en Occident, des mythologies grecques à aujourd'hui, en passant par la Bible et le Moyen-âge. Cet aperçu n'est pas exhaustif et vise à rendre compte de manière synthétique et transversale de quelques évolutions significatives du rôle de la femme et de la maternité jusqu'à aujourd'hui. Enfin, nous évaluerons l'existence, à l'heure actuelle, d'un fossé entre ce que la société attend de la mère d'un côté, et de la femme de l'autre.

« La culture est partie d'une impulsion, sexuelle et biologique, l'a transformée en une impulsion maternelle et lui a donné un objectif déterminé et unique. Par anticipation, elle a créé un nouveau lien et un nouveau mythe ; la croyance que toute mère n'est pas seulement une mère potentielle mais également par désir et par nécessité »⁵.

² Kinsley, C., Lambert, K., « L'instinct maternel niché dans le cerveau », *Pour la science*, n°340, février 2006, pp. 83-88.

³ Dortier, J., « Y-a-t-il un instinct maternel ? », *Sciences humaines*, n°134, janvier 2003, pp. 48-49.

⁴ *Idem*.

⁵ Marín Murillo, F., « Adolescentes y maternidad en el cine : « Juno », « Precious » y « The Greatest », *Comunicar - Revista científica de educomunicación*, n°36, 2011, p118.

L'ÉVOLUTION DE LA CONDITION DE LA MÈRE EN OCCIDENT

La mère dans les mythes grecs...

On retrouve fréquemment le rôle de la mère dans les mythes grecs, considérés comme les projections des angoisses, désirs symboliques et sentiments cachés du peuple grec. Ces récits ont joué un rôle déterminant dans l'élaboration de la pensée occidentale...

Dans la mythologie grecque, la déesse de la maternité est Déméter (déesse de la terre cultivée, nourricière originelle). Celle-ci initie les humains à l'agriculture et à la vie prévoyante et organisée⁶ et est très liée à sa fille, Coré (on les nommait « les deux déesses »), symbole du printemps et du renouveau. Lorsque celle-ci fut enlevée par Hadès, le Dieu des Enfers, Déméter fut endeuillée et les humains subirent une année de famine, les graines n'ayant pu germer. Zeus intervint, et conclut que Coré reviendrait chaque année au printemps pour passer la belle saison avec sa mère.

Bien que toutes les déesses ne se laissent pas enfermer dans les fonctions maternelles (certaines ont choisi de rester vierges - Athéna, Artémis, Hestia...), les mythes révèlent souvent des sentiments maternels démesurés et tissés d'inquiétude et d'orgueil.

...dans la Bible...

L'arrivée du christianisme marque la fin des mythes polythéistes ; il n'y a plus de déesses mais un Dieu, « la paternité seule est divine »⁷. La Vierge Marie compense la disparition des diverses déesses car elle est à la fois femme, fille, épouse et mère de Dieu⁸. A l'origine, la Vierge Marie n'est que brièvement citée par certains évangélistes ; c'est seulement par la suite, face à ceux qui voyaient Jésus comme un pur esprit, que la double nature de ce dernier est affirmée (vrai Dieu et vrai homme puisqu'il a été porté, mis au monde et allaité par une femme), néanmoins, « le fils de Marie échappe à toutes les souillures du corps féminin, il n'est pas le fruit d'un désir charnel, et ce n'est pas sa mère qui le conçoit »⁹.

Citons également Eve, créée d'une côte d'Adam (comme « enfantée » par lui) qui, après avoir succombé au fruit interdit, doit enfanter dans la douleur et être dominée par l'homme...

Enfin, on oublie souvent Lilith, première femme d'Adam, faite de terre et d'argile comme lui et voulant être son égale ; cela lui étant refusé, elle s'enfuit sous la mer. Dieu lui ordonna de revenir, sans quoi elle verrait chaque jour périr 100 de ses enfants. C'est en refusant de revenir que Lilith devint une démonsse et une tueuse de nouveau-nés ; « symboliquement, celle qui veut être libre, celle qui refuse la domination de l'homme, renonce à la maternité. Pire, elle sème la mort »¹⁰.

⁶ Knibiehler, Y., *Histoire des mères et de la maternité en Occident*, Paris, Puf, 2012, p. 8.

⁷ *Idem*, p. 27.

⁸ *Idem*, p. 35.

⁹ *Idem*, p. 31.

¹⁰ Marinopoulos, S., « Idyllique maternité », *Muze*, n°66, janvier 2012, p. 131

...et dans le droit romain

Les romains ont rédigé une doctrine juridique patriarcale¹¹, instituant le pouvoir du *pater familias* sur ses enfants en tant que responsabilité d'élever de bons citoyens romains en devenir. Ainsi, le père peut rejeter un nouveau-né infirme ou une fille en surnombre sans consulter la mère. La fécondité de la femme est tout de même mise à l'honneur, mais la mère ne peut allaiter : le père doit privilégier sa lignée à une époque où tout le monde croit que le lait, comme le sang, transmet les caractères héréditaires.

DU MOYEN-AGE AUX TEMPS MODERNES

Au Moyen-âge, à l'exception de la Vierge Marie, la mère ne semble pas faire l'objet de valorisation. Les femmes des classes populaires mettent au monde beaucoup d'enfants pour compenser d'avance une mort infantile élevée (plus de la moitié mouraient avant l'âge de 10 ans – pour certains historiens, la mort d'un enfant est peut être ressentie avec fatalité voire indifférence) et les mères gèrent à leur façon l'enfantement et l'éducation.

Dans les couches supérieures de la société, la relation mère-enfant semble calquer la relation père-enfant, minimisant la dimension charnelle et affective. Petit à petit, les femmes deviennent des « Dames » et élaborent une féminité fondée sur la séduction, le raffinement des manières et des sentiments, totalement détachée de l'enfantement.

Avec la philosophie des Lumières, les traditions sont remises en question pour penser une société nouvelle. On en vient à penser que la richesse d'une nation se construit grâce au nombre et à la qualité de ses habitants, et que la mortalité infantile est tout à fait scandaleuse. La mère est poussée à se mettre au service de l'enfant et est valorisée en tant que telle. La femme est cette fois-ci encouragée à allaiter, afin de favoriser le lien affectif avec l'enfant.

Fin du 18^{ème}, un manuel de médecine consacré à la femme révèle combien celle-ci est « faible » (petits os spongieux, cage thoracique plus étroite, bassin trop large qui gêne la marche...), et en conclut que la femme est prédestinée par nature à la passivité et la procréation ; le corps mou se déforme selon les nécessités de la reproduction, le bassin peut contenir le fœtus... « Tous ces faits prouvent que la destination de la femme est d'avoir des enfants et de les nourrir », lit-on dans l'Encyclopédie. De la même manière, elle est « trop sensible » pour être capable de concentration et de réflexion, il ne faut pas trop l'instruire... Par contre, elle est qualifiée pour soigner et consoler ceux qui souffrent avec tendresse, compassion, bienfaisance...



¹¹ Patriarcal : Qui relève de l'organisation sociale où le père a une autorité prépondérante - Relatif au Patriarcat : Forme d'organisation sociale dans laquelle l'homme exerce le pouvoir dans le domaine politique, économique, religieux, ou détient le rôle dominant au sein de la famille, par rapport à la femme (source : Larousse).

Toujours davantage de diktats dans la famille...

Après la Première Guerre mondiale pendant laquelle les femmes durent remplacer les hommes sur le marché du travail, l'Etat s'inquiète de la dépopulation et met en place des politiques de natalité (alors qu'auparavant l'avortement était chose courante, il devient sévèrement sanctionné). Ainsi, l'Etat commence à franchir les frontières de la vie privée ; la famille ne dépend plus seulement du père, mais commence à faire l'objet de décisions politiques. On voit apparaître des encouragements symboliques tels que la fête des mères et la médaille de la famille française ; on pousse les femmes à revenir au foyer.

Au-delà de l'Etat, c'est également la médecine qui prend de plus en plus de place dans la vie privée. Il devient plus sûr d'accoucher à l'hôpital que chez soi et ainsi, rapidement, la majorité des naissances sont sous contrôle et les soins maternels médicalisés, même quand la mère et l'enfant se portent bien. Ainsi, cette médicalisation triomphante se fait sans prise en compte des particularités psychologiques liées au passage de la « femme » à la « mère » ; leur bien-être, leurs émotions, ce qu'elles peuvent ressentir à cette étape devient un aspect secondaire.

...et davantage de place pour la femme dans la société

En déstabilisant l'ordre ancien et en instituant le mariage civil (et le divorce), la Révolution française aide les femmes à prendre conscience de leur fonction sociale, dont dépend l'avenir de la Nation. Mary Wollstonecraft, une féministe anglaise de la fin du 18^{ème} siècle, écrit un livre mettant en valeur la contribution éminente des femmes à la société en exaltant leur dévouement civique dans l'éducation des enfants, dévouement qui ne leur est pas imposé par la nature mais qui se fait en pleine conscience de leur responsabilité¹². Une responsabilité qui devrait, selon l'auteur, donner aux mères un droit de regard et de participation dans les affaires de l'Etat.

C'est fin 19^{ème} que l'enseignement secondaire puis universitaire commence à accepter les femmes, ce qui est dans un premier temps mal vu ; Hélène Deutsch, psychanalyste qui se spécialisera dans la psychologie féminine, écrit que les femmes intellectuelles font des « mères masculines », qui doivent lire des livres de puériculture pour compenser « la pauvreté de leurs émotions »¹³.

Certes, le travail des femmes en dehors du foyer a toujours existé, mais celui-ci était surtout une extension de leur vie domestique et familiale et ne leur apportait ni statut social, ni autonomie financière, et encore moins un épanouissement (elle s'épanouit uniquement dans son rôle de mère).

¹² Knibiehler, Y., *op.cit.*

¹³ Knibiehler, Y., *op.cit.*, p. 76.

Dans le cadre de l'industrialisation croissante et des première et deuxième guerres mondiales, certaines femmes commencent à s'insérer dans le monde du travail salarié (en ne bénéficiant que de la moitié du salaire masculin). Le travail, « organisé par des hommes pour des hommes », devient ainsi une double journée pour beaucoup de femmes, qui continuent parallèlement de gérer les tâches domestiques. C'est là que commencent à apparaître les concepts de congé de maternité, d'assurance maternité, d'allocations familiales...

« La femme est définie à partir de sa fonction de mère et d'épouse, (...) elle se retrouve privée de sa contribution active à la génération humaine, mais elle acquiert une reconnaissance sociale tant qu'elle rentre dans l'imaginaire qu'on lui assigne ; celle qui soigne ses enfants, son mari et les autres dans le besoin »¹⁴.

Notons également que beaucoup de métiers sont nés des développements des fonctions ménagères ou maternelles des femmes, dont elles se sont servies comme d'un tremplin. Les premières femmes admises dans les écoles de médecine le sont afin de se vouer au soin des femmes et des enfants. Les femmes philanthropes qui venaient en aide aux démunis deviennent des travailleuses sociales, et les gardiennes d'enfants des puéricultrices, institutrices, directrices...



¹⁴ Knibiehler, Y., *op.cit.*, p. 121.

LE PRIX DE LA MATERNITE AUJOURD'HUI

La maternité en tant que rétribution ?

« Les demandes entre les sphères privées et professionnelles sont contradictoires et la femme doit faire le grand écart entre les demandes diverses du rôle de mère et celles du capitalisme économique »¹⁵.

On le voit, au cours du 20^{ème} siècle, les rôles qu'endosse la femme se diversifient, et continuent de s'ajouter à leur rôle traditionnel « nourricier et affectif ». Dans une société industrielle qui organise, rationalise et mécanise le travail, les tâches maternelles ne sont pas considérées comme un réel travail puisqu'elles ne sont ni organisables, ni rationalisables, ni mécanisables¹⁶. Pourtant, pour beaucoup d'auteurs féministes, la femme en tant que mère produit une richesse économique et sociale, et son rôle devrait être vu comme un travail productif. Dans des interviews, des chercheurs ont demandé à des mères ce qu'elles estimeraient devoir être payées pour leur travail de mère ; dans tous les cas, celles-ci furent outrées parce que ce serait *contre nature* et qu'elles se sentiraient coupables. Au final, elles en arrivent bien souvent à la conclusion que la maternité en soi est une forme de rétribution pour la femme¹⁷.

Depuis la révolution contraceptive, on est passé d'une maternité subie à une maternité volontaire et contrôlée.

Avec l'idée que la maternité est aujourd'hui un choix, les femmes ont réinventé la « joie » de la maternité, et aujourd'hui, lorsqu'une femme « tombe » enceinte, on dit qu'elle attend un « heureux évènement ». Plus encore, les femmes sont désormais supposées désirer leur enfant à un moment précis de leur vie, et le planifier. « Auparavant les femmes n'avaient pas le droit de refuser une naissance ; à présent elles n'ont plus le droit de laisser naître un enfant non désiré »¹ ; « Il n'y a plus de place pour les caprices de la nature, le discours tend même à devenir managérial, puisqu'on fait un « projet d'enfant »¹.



¹⁵ Smythe, S., *The Good Motherhood : a critical discourse analysis of literacy advice to mothers in the 20th century*, University of British Columbia, mai 2006, p. 60.

¹⁶ Knibiehler, Y., *op.cit.*, p. 121.

¹⁷ Alvarado Calderon, K., *Concepciones acerca de la maternidad en la educacion formal y no formal*, Universidad de Costa Rica, juin 2005, p. 17.

Les femmes lancent leur carrière et veulent être économiquement indépendantes avant d'avoir un enfant (la moyenne d'âge aujourd'hui est d'environ 29 ans)¹⁸. L'enfant est le « fruit de l'amour », mais aussi le fruit d'une réflexion que l'on voudrait raisonnée et raisonnable.

Parallèlement, alors qu'on observe une désinstitutionnalisation de la famille et où diverses formes de structures familiales apparaissent (familles recomposées, monoparentales, homoparentales...), l'enfant prend une place de plus en plus importante. Il la constitue, il la crée, la solidifie, la structure. Là où d'autres normes se libéralisent peu à peu (sexualité, conjugalité), « l'enfant est érigé en socle de la famille » et devient « le cœur de plus en plus de normes »¹⁹.

Normes et ambivalence

« Il est indispensable pour la santé mentale de l'enfant que celui-ci fasse l'expérience d'une relation chaleureuse, intime et continue avec sa mère, dans laquelle les deux trouvent satisfaction et plaisir. Dans le cas où la mère refuse cela à son enfant, elle est coupable de « privation maternelle »²⁰.



Désormais, parce que la femme a, la plupart du temps, le choix, les attentes que la société a envers elle sont surdimensionnées, mais également naturalisées. Grâce à son « instinct maternel », elle se doit de vivre une maternité radieuse, d'être particulièrement attentive à donner de l'amour à ses enfants, et de veiller à ce qu'ils aient une personnalité épanouie. Le discours sous-entend non seulement que la mère est biologiquement capable de répondre aux besoins de ses enfants, mais en plus « que les besoins de l'enfant doivent passer avant ceux de la mère, qui doit y répondre 24 heures sur 24 avec tout son temps, son argent et son énergie... »²¹.

Par conséquent, les relations mère-enfant sont constamment évaluées, particulièrement par les principaux intéressés ; de plus en plus de femmes et d'enfants se culpabilisent de ne pas toujours rentrer dans ces standards.

¹⁸ The social issues research centre, *The changing face of motherhood*, 2011, p. 5.

¹⁹ Siebert, M., *Processus de publicisation du déni de grossesse*, Université de Strasbourg (mémoire), juin 2011.

²⁰ Bowlby, J., Organisation Mondiale de la Santé, 1951, in The social issues research centre, *The changing face of motherhood*, op.cit., p. 17.

²¹ Herrera Sanchez, S., « Los puentes de Madison : una mirada de género », *Revista científica de cine y fotografía*, juillet 2012.

Avec la professionnalisation de tâches qui étaient auparavant du ressort de la famille, il semble que les mères, dépossédées des fonctions qui étaient traditionnellement de leur domaine, perdent parfois confiance en leurs propres aptitudes²², « comprenant qu'il ne suffit pas d'aimer un enfant pour savoir l'élever »²³.

Par ailleurs, de plus en plus souvent, les mères se retrouvent isolées à la suite de leur accouchement ; la professionnalisation et les technologies prennent le pas sur les réseaux d'entraide, ce qui, selon certains, entraînerait un manque de transmission transgénérationnelle des gestes de la maternité²⁴. Or, pour certains auteurs, « on ne devient pas mère toute seule mais dans une lignée familiale »²⁵ et la manière dont la femme va élever ses enfants serait fortement influencée par son expérience avec sa propre mère quand elle était enfant.

Aucune place n'est laissée à l'ambivalence. La norme, c'est le désir d'enfant et la maternité est « le destin naturel d'une femme saine physiquement et mentalement »²⁶.

Pourtant, pour beaucoup de femmes, la maternité se vit comme une chose ambiguë. D'un côté, elles respectent et valorisent l'image de la mère. Mais d'un autre, elles constatent la difficulté d'en être une : il y a contradiction entre l'idéalisation de la maternité et sa pratique²⁷.

En effet, le lien entre la mère et son enfant n'est pas uniquement biologique et donc pas forcément immédiat. Pour la mère, reconnaître l'enfant comme « son » enfant prend un temps variable. Avec une telle idéalisation de la maternité, de nombreuses mères ressentent de la déception voire de la honte de ne pas nager dans le bonheur promis²⁸.

Ainsi, pour certaines féministes, « la société est construite de telle manière à ce que la femme ne se respecte pas sans culpabilité »²⁹.

Pour Elisabeth Badinter, philosophe et féministe française, « notre société occidentale est hyper individualiste et hédoniste³⁰. Chaque individu recherche en priorité son épanouissement personnel. La femme a appris à penser « moi d'abord ». Mais quand elle décide d'avoir un enfant (...) elle doit inverser la donne, c'est « lui d'abord ». Or, depuis trente ans, les devoirs maternels qui n'ont pas cessé de s'alourdir, rendent la situation des mères qui travaillent de plus en plus insoutenable. (...) C'est une réassignation de la place des mères à la maison, considérée comme leur place naturelle »³¹.

²² Aujourd'hui, davantage de tâches sont prises en charge par des intervenants « extérieurs » à la famille : de l'accouchement en passant par le gardiennage ou la préparation des repas pour bébés.

²³ Knibiehler, Y., *Histoire des mères et de la maternité en Occident*, op.cit., p. 122.

²⁴ Adou, I. et al., « Maternité et troubles psychiques », *Soins psychiatrie*, n°259, 2008, p. 22,

²⁵ Marinopoulos, S., « Idyllique maternité », *Muze*, op.cit., p. 118.

²⁶ Marín Murillo, F., « Adolescentes y maternidad en el cine : « Juno », « Precious » y « The Greatest », op.cit., p. 120.

²⁷ Alvarado Calderon, K., « Concepciones acerca de la maternidad en la educación formal y no formal », op.cit., p. 16.

²⁸ « Idyllique maternité », *Muze*, op.cit., p. 144.

²⁹ Herrera Sanchez, S., « Los puentes de Madison : una mirada de género », *Revista científica de cine y fotografía*, 2012, p. 203.

³⁰ Hédonisme : Système philosophique qui fait du plaisir le but de la vie (source : Larousse).

³¹ Lanez, E., « Elisabeth Badinter contre les tyrans de la maternité », *Le Point*, n°1951, 2010, pp. 48-49.

Et pour celles qui ne rentrent pas dans la norme ?

**« Que l'enfant soit la fin suprême de la femme,
c'est là une affirmation qui a tout juste la valeur d'un slogan publicitaire »³²**

A l'heure actuelle beaucoup considèrent la mère comme « la meilleure forme de femme » et qu'il n'est pas « normal » de faire obstacle à cette vie féminine « idéale ». La définition de la maternité comme un idéal pour la femme exclut la possibilité qu'une femme se considère accomplie sans devenir mère.

Si, pendant longtemps, les femmes ont eu des enfants sans s'interroger sur leur propre désir, aujourd'hui, certaines femmes refusent d'avoir des enfants, affirmant qu'il ne s'agit là ni d'une obligation ni d'une fatalité. Les motivations qui poussent les femmes à ne pas vouloir d'enfant sont aussi nombreuses qu'il y a de femmes ; certaines ont envie d'autre reconnaissance sociale que celle liée au fait d'être mère, d'autres considèrent qu'il y a une contradiction entre les femmes qu'elles sont (libres, insouciantes...) et la maternité.

Ces femmes peuvent vite être discréditées pour leur choix de favoriser leur féminité, leur indépendance, leur réalisation professionnelle, leur carriérisme... Notons que, selon certains auteurs, la cause principale du refus d'enfant serait le poids cumulé des responsabilités et des diktats qui rendraient la maternité si oppressante³³. Ainsi, selon une étude italienne, si l'Italie connaît le taux le plus bas de natalité en Europe et le plus fort taux d'abandon de l'emploi chez les jeunes mères, c'est parce que la maternité est mise sur un piédestal ; « Dans les pays où la maternité est moins idéalisée, elle est plus facile. »³⁴

« La pression qui pèse sur les mères d'aujourd'hui est surdimensionnée. C'est pour cette raison que les femmes se révoltent. On leur demande de tout assumer et de ne pas en faire état comme si c'était le lot à payer pour la liberté acquise. On doit continuer à être mère à partir d'images qu'on nous impose et la plainte n'a pas droit de cité (...). La pression est d'autant plus grande que la société est intolérante à la défaillance maternelle. »³⁵

De la même façon, les familles ou les groupes socio-économiques et culturels qui ne rentrent pas dans l'image occidentale de la mère sont très vite considérés comme représentant un danger pour l'ordre social, et sujets à davantage de régulation et d'intervention.

Pourtant, ces normes sociales et culturelles ne vont pas de soi, et sont plutôt influencées par différents contextes culturels et socio-économiques. Il n'est donc pas possible de généraliser la norme de la « bonne mère ». Dans un contexte de multiculturalité, de globalisation et de migrations, ne faudrait-il pas éviter d'aborder des situations en fonction de critères occidentaux, considérant ceux-ci comme « naturels » et donc « universels » ?

³² De Beauvoir, S., *Le Deuxième Sexe*, Gallimard, 1986.

³³ Marinopoulos, S., « Idyllique maternité », *Muze, op.cit.*

³⁴ *Idem*, p. 119.

³⁵ *Idem*, p. 125

CONCLUSIONS

L'idée d'« instinct » suppose que l'on est malgré soi poussé à un certain type de comportements. Mais parce que l'humain a une conscience, un libre-arbitre, il est plein de contradictions et d'ambivalence. En présentant la maternité comme quelque chose de naturel, on induit des diktats qui disent aux mères que si elles n'ont pas d'enfant ou ne l'aiment pas passionnément dès la première seconde, elles ne sont pas « normales ».

D'autre part, à l'heure actuelle, « femme » rime toujours avec « maman », le désir d'enfant, c'est la norme, le « destin naturel d'une femme saine physiquement et mentalement »³⁶. Mais cette image de la maternité comme une chose naturelle et instinctive, qui complète la vie d'une femme, fructifie l'amour du couple... se heurte à une complexification croissante de l'articulation des temps professionnels et familiaux !

En Belgique en moyenne, 60% des femmes (âgées de 15 à 64 ans) travaillent. Une récente étude a prouvé que le fait d'avoir des enfants aurait un impact négatif sur la position des femmes sur le marché du travail, et un impact positif sur celle des hommes³⁷... Et l'écart salarial entre les deux sexes s'élève à 10%, tous secteurs confondus³⁸. Par ailleurs, une mère s'occuperait de ses enfants en moyenne deux fois plus que le père – trois fois plus en ce qui concerne la prise en charge des besoins « physiques » de l'enfant³⁹. On est bien loin d'une égalité homme-femme...

Il semblerait que deux grandes entreprises américaines comptent prochainement inclure la congélation des ovocytes (post-plantant la fécondation) dans la couverture médicale de leurs employées, afin d'offrir la possibilité aux femmes de « ne plus choisir entre la carrière et les enfants ». De notre point de vue, au-delà du fait que cela contribue à entretenir l'image de la femme enceinte « fardeau » pour l'entreprise, et qu'il s'agit d'une façon de faire comprendre à celle-ci que carrière et maternité sont incompatibles (et qu'il faut privilégier une des deux : subvenir à ses besoins ou céder à ses « instincts »), on se demande en quoi cela favorise l'égalité hommes-femmes, étant donné que le « problème » de la maternité est uniquement postposé ? Par ailleurs, la question relèverait donc désormais non plus du domaine privé ou médical, mais bien de la gestion des ressources humaines ?

Face à ces constats, ne faudrait-il pas, d'une part, arrêter les frais avec ces idéaux familiaux présentés comme naturels et face auxquels la femme ne peut que se sentir déficiente ou se culpabiliser ? D'autre part, ne serait-il pas temps d'aborder plus sérieusement la question de la reconnaissance des travaux domestiques dans l'économie ? Et de reconnaître la richesse sociale de la maternité au lieu d'aligner les femmes sur un modèle masculin ?

³⁶ Marín Murillo, F., « Adolescentes y maternidad en el cine : « Juno », « Precious » y « The Greatest », *op.cit.*, p. 120.

³⁷ Duvivier, C., Nancy, M., *L'impact salarial de la maternité : une comparaison public-privé*, Centre d'études de l'emploi, 2014.

³⁸ Van Hove, H., *L'écart salarial entre les femmes et les hommes en Belgique*, Institut pour l'égalité des femmes et des hommes, Rapport 2013, p. 7.

³⁹ *The social issues research centre*, « The changing face of motherhood », 2011, p. 8.

BIBLIOGRAPHIE

Adou, I. et al., « Maternité et troubles psychiques », *Soins psychiatrie*, n°259, 2008.

Alvarado Calderon, K., *Concepcioners acerca de la maternidad en la educacion formal y no formal*, Universidad de Costa Rica, Juin 2005.

De Beauvoir, S., *Le Deuxième Sexe*, Gallimard, 1986.

Dortier, J., « Y a-t-il un instinct maternel ? », *Sciences humaines*, n°134, 2003, pp. 48-49.

Duvivier, C., Narcy, M., *L'impact salarial de la maternité : une comparaison public-privé*, Centre d'études de l'emploi, 2014.

Goshen, O., « Le refus maternel ou l'enfant impossible », *Le journal des psychologues*, n°211, 2003.

Herrera Sanchez, S., « Los puentes de Madison : una mirada de género », *Revista científica de cine y fotografía*, juillet 2012.

Kinsley, C. et Lambert, K., « L'instinct maternel niché dans le cerveau », *Pour la science*, n°340, 2006, pp. 83-88.

Knibiehler, Y., *Histoire des mères et de la maternité en Occident*, Paris, Puf, 2012.

Lacroix J., « Ne cherchez plus, c'est la faute des parents », *Fapeo*, analyse 2011.

Lanez, E., « Elisabeth Badinter contre les tyrans de la maternité », *Le Point*, n°1951, 2010, pp.48-49.

Marín Murillo, F., « Adolescentes y maternidad en el cine : « Juno », « Precious » y « The Greatest », *Comunicar – Revista científica de educomunicación*, n°36, 2011, pp. 115-122.

Marinopoulos, S., « Idyllique maternité », *Muze*, n°66, 2012, pp. 114-159.

Siebert, M., *Processus de publicisation du déni de grossesse*, Université de Strasbourg (mémoire), 2011.

Smythe, S., *The Good Motherhood : a critical discourse analysis of literacy advice to mothers in the 20th century*, University of British Columbia, 2006.

The Social Issues Research Centre, *The changing face of motherhood*, 2011.

Touzet, P., « La maternité, une effraction dans le monde de la psychiatrie », *Soins psychiatrie*, n°259, 2008, p.23.

Van Hove, H., *L'écart salarial entre les femmes et les hommes en Belgique*, Institut pour l'égalité des femmes et des hommes, Rapport 2013.

Van Hove, H., Reymants, G., Bailly, N., Decuyper, J., *Femmes et hommes en Belgique, statistiques et indicateurs de genre*, Institut pour l'égalité des femmes et des hommes, 2011.